



Le temps d'une danse

Par Stéphanie Deslauriers

Oh non! J'entends mon père qui rentre du travail.

Vite, essayer mes larmes, afficher un sourire qui n'a pas l'air *fake* sur mon visage.

Un petit coup d'œil sur mon cell, dans l'appli photo en mode selfie : ouch. Mes yeux sont vraiment bouffis.

Merde! Je l'entends qui s'approche de ma chambre.

Me cacher le visage dans un livre.

Toc, toc, toc.

- Paulina, je peux entrer?, me demande mon père.

MERCI les parents d'ados qui posent cette question plutôt que de surgir dans l'antre qu'est notre chambre. D'ailleurs, je suis choyée : papa me laisse gérer cette pièce comme je l'entends. Pas d'inspection de ménage, pas de lit à faire à chaque matin ni de vêtements à ranger au fur et à mesure. Ma chambre, mon royaume. Et quand il trouve que c'est *too much*, il ferme la porte. Tadam!

C'est certain que mon paternel est un fan fini des podcasts sur l'éducation, des livres sur la parentalité et des émissions de télé genre *Format Familial*, ce qui l'amène à connaître plein de trucs pour « maintenir une relation harmonieuse avec son ado », en l'occurrence, moi.

Le fait que ma mère soit morte quand j'avais trois ans pousse mon père à vouloir jouer les deux rôles parentaux, parfois. J'ai l'impression qu'il se met beaucoup de pression pour être irréprochable. Il ne se donne pas beaucoup le droit à l'erreur, mon petit papa d'amour. Moi non plus, apparemment. « La pomme ne tombe jamais loin du pommier », à moins que ce soit « de l'arbre »? Je ne sais plus. En tout cas. On se ressemble.

Pour ma mère, eh bien, c'est comme ça. Ça me fait de la peine de ne pas grandir avec une maman – *ma* maman. Comme j'étais très jeune quand elle est décédée, je n'ai pas vraiment de souvenirs d'elle. J'ai des photos et des vidéos que je regarde de temps en temps, mais pas trop souvent; c'est que ça a tendance à me virer le cœur à l'envers plus qu'autre chose.

Mon père ne s'est jamais remis en couple après le départ de sa femme. « L'amour de sa vie », qu'il dit. J'imagine qu'après, trouver quelqu'un d'autre serait une sorte de trahison pour lui, ou du moins, aucune femme n'arriverait à la cheville du souvenir de ma mère.

J'avais lu là-dessus : il paraît qu'avec le temps, on a tendance à embellir ce que la personne défunte a été, oubliant ses défauts. La nostalgie, qu'ils appellent ça.

Du haut de mes 14 ans (OK, je vais les avoir le mois prochain mais hey, on ne s'obstinera pas pour quelques semaines, hein), je ne pense pas, pour ma part, avoir encore trouvé l'amour de ma vie. Quoique mes parents se sont connus à 16 ans alors, ça se peut, aussi, rencontrer LA bonne personne quand on est jeunes.

Mais Tomas, même s'il est beau comme le Brad Pitt de la fin des années 90 et aussi drôle que Jay du Temple...je ne sais pas.

Lui, il aimerait ça que, la fin de semaine, quand on se voit, on passe notre temps étendus sur son lit à se regarder dans le blanc des yeux et à s'embrasser comme s'il n'y avait pas de lendemain. Je sais qu'on n'est théoriquement pas supposés se côtoyer ailleurs qu'à l'école depuis les derniers mois et encore moins échanger des fluides corporels, mais nos parents se sont rendus à l'évidence : si on ne va pas chez l'un ou chez l'autre, on va s'organiser pour se voir en cachette de toute manière. Même si je ne sais plus si j'ai tellement envie qu'on continue à le faire...

C'est que moi, je préfère discuter de l'avenir de la Planète qui m'inquiète tellement que parfois, j'ai du mal à m'endormir le soir, du mouvement #BlackLivesMatter qui est une priorité mondiale (Hey! Comment est-ce possible qu'au 21^e siècle il y ait encore du racisme, voulez-vous bien me dire?) et qui, je l'avoue, m'empêche aussi de trouver le sommeil et de la lutte pour les droits des femmes (oui, le féminisme est encore – et plus que jamais – nécessaire!).

Je sais que Tomas aussi est sensible à tous ces enjeux. Après tout, on s'est connus dans le comité des élèves pour l'avenir, communément appelé le CÉA. Mais quand on est ensemble, il dit qu'il n'est pas capable de s'empêcher de me dévorer des yeux – et la bouche, si vous voulez mon avis.

Je me questionne depuis des semaines à savoir si je suis normale : après tout, je sors avec LE pétard de secondaire 2 qui me vaut des regards et parfois même des commentaires envieux quand ils ne sont pas carrément méchants.

Qu'est-ce qui cloche chez moi?

Cette question tourne en boucle dans ma tête, m'envahit et m'étourdit. C'est ce qui a déclenché le raz-de-marée de larmes de tout à l'heure, dont je n'ai pas envie que mon cher petit papa sensible comme tout soit témoin.

- Oui, papa, tu peux entrer!, que je lui réponds avec une voix un peu chevrotante malgré mes efforts pour camoufler mon émotion.

Tout de suite, je vois dans son regard qu'il sait.

Parce qu'il me connaît mieux que n'importe qui.

Parce qu'il a des antennes empathiques ultra soniques.

Parce qu'il sonde mon cœur comme le meilleur des cardiologues.

Tout ça avec ses rayons X d'yeux.

Sans que j'aie à dire un seul mot, il s'approche de moi, me tend la main pour m'inviter à me lever, ce que je fais sans me faire prier. Je n'arrive d'ailleurs pas à réprimer un sourire – un sincère, cette fois – et je le laisse m'étreindre.

Comme ses bras m'apaisent.

Comme je me sens bien, lovée contre mon papoune d'amour.

Et l'espace d'une valse qu'il entame – c'est notre truc à nous quand un de nous deux a le moral plus bas que le troisième sous-sol de la place Ville-Marie – j'oublie Tomas, les enjeux sociaux qui me sont pourtant si chers, j'oublie que j'ai (presque) 14 ans et plus de maman.

Je l'ai, lui : mon papa d'amour qui comprend tout et apaise mes émotions les plus intenses l'espace d'une danse.